

II

Jeunesse blanche

Un *non* rugueux et sans appel s'apprêtait à sortir des tréfonds de son être. En lieu et place un sourire résigné marqua son visage. Pourtant, il le savait il aurait dû réagir.

Le vert ne l'inspirait pas. Le bleu de Klein était un frisson, le jaune de chrome sur la palette de Van Gogh une vibration, ou encore le gris de Payne sur une toile de Nicolas de Staël un mouvement tellurique, mais là, enrobé de kaki, une nausée l'envahit et il en vint presque à regretter sa sensibilité excessive. Il frôlait le ridicule.

Sa mère et belle-mère, pourtant, n'avaient pas lésiné sur les compliments. A leurs dires, ce costume de marque, en microfibres, s'accorderait à merveille au rose vanille de la robe de sa future épouse Christine. Sa mère avait signé le chèque sans lui laisser le temps de dépriser la matière, la couleur et la coupe de son accoutrement symbiotique. Pourquoi n'était-il pas allé seul chercher son costume, pourquoi avoir subi leurs transferts fantasmagoriques sans une once, ni même un menu frémissement de rébellion ? Il faut dire que sa mère avait désamorcé toute velléité subversive en avançant que son Etienne chéri pourrait en refaire usage dans bien d'autres circonstances. Sa belle-mère avait surenchéri en parlant de chic et décontracté. N'importe quoi ! Le concepteur de cette combinaison devait être un spécialiste du camouflage pour des opérations militaires. Mais ni sa mère ni son alter ego qu'il ne pouvait se permettre de contrarier étant donné son dessein ne lui avaient demandé si c'était selon lui l'étoffe idéale pour dire le mot de trois lettres pour lequel toute l'assemblée avait fait le déplacement. Il aurait certainement donné une réponse alambiquée qui, de toute manière aurait conforté leur choix. Qu'importe, cette scène les avait replongées dans l'ivresse de leur jeunesse et le mieux avait été d'obtempérer. Aussi, il avait sur le champ embrassé sa mère pour la remercier de ce vert présent.

La cérémonie avait été à l'image de cette scène. Subie. Christine en chef d'orchestre avait fait de son mariage une œuvre très personnelle. Une œuvre beige, au goût de velouté d'asperges et à la texture de laine angora dans laquelle elle avait confié à Etienne le premier rôle masculin. Sa prestation avait dû lui plaire, si on l'évalue à l'aune des

débordements dont il avait bénéficié en retour. Finalement, sa position était idoine, il avait récolté sans trop d'effort de l'attention, de l'amour et même une certaine forme d'admiration. Ce jour-là, il avait dit le Oui qu'on attendait de lui, mais qui allait lui coûter la vie.



Etienne Dupin était né vingt-quatre ans plus tôt d'un père entrepreneur autodidacte aux sourcils broussailleux et au caractère taiseux et d'une mère blonde, au physique de roseau et au tempérament fait de retenue et d'abnégation. Dominique et Octave avaient eu Odile sept ans avant qu'Etienne ne pousse ses premiers cris dans l'air surchauffé d'une après-midi estivale au cœur de la cité des Papes. Pourquoi tant d'années s'étaient-elles écoulées avant qu'un deuxième rejeton ne soit mis en route ? Etienne s'en était intrigué et avait, à maintes reprises, questionné ses géniteurs. Le père ne se justifiait pas. Les réponses de la mère empruntaient à des registres aussi divers que la religion, la santé ou l'argent. Cette vérité à géométrie variable ne le satisfait jamais. Il aurait préféré qu'on lui avoue une naissance non désirée. Mais, par pudeur, honte ou conformisme on lui tut à jamais la vérité que, pourtant, tout être mérite. Il faut dire que l'esquive était une spécialité maison. On la servait à tout bout de champ. A croire qu'elle agissait comme un baume sur les blessures de l'âme. Et si, malgré tout, Etienne montrait des signes d'insatisfaction voire d'agacement, le ton montait immédiatement tandis que les semonces, elles, descendaient en pluie nourrie sur sa tête blonde. Etienne finit par s'imaginer en arbre qu'on aurait planté dans un tube en plastique. Il n'avait qu'une seule direction possible pour rejoindre la lumière. Les branches qu'il tentait de faire pousser pour fissurer sa camisole lui étaient coupées car elles risquaient d'entraver le bon développement de la plante.

Le père travaillait dur, ou du moins partait tôt et rentrait tard, généralement quand les devoirs étaient achevés et le souper servi. La famille Dupin habitait un vieux mas en pierre aux abords d'un village dans les plaines alluvionnaires entourant Avignon. Comme toutes les maisons de la région, la façade regardait le sud et tournait le dos au mistral. Elle était ornée d'une large tonnelle d'où jaillissaient au début de l'été les grappes bleues des glycines. Le crépis à la chaux laissait entrevoir par endroits des moellons de molasse calcaire piqués par le temps. Cyprès, lauriers et oliviers agrémentaient un jardin donnant plus loin sur de vastes plantations d'asperges. Ces exploitations appartenaient à de riches familles citadines que les Dupin ne côtoyaient pas. Du jardin, on pouvait distinguer le mont Ventoux, reconnaissable à son sommet immaculé surmonté d'un aiguillon pointant

vers la voûte céleste. Tous les jours, à l'exception du dimanche matin réservé à l'office, le père enfourchait sa bicyclette pour rejoindre l'entreprise maraîchère qu'il dirigeait. Les terres fertiles ensemencées par les limons du Rhône donnaient fruits et légumes gorgés de soleil et de vent qu'Octave apportait aux coopératives locales. Son œuvre le rendait fier, mais ne l'enrichissait pas.

Le labeur consumait à petit feu la mère. Le mas était bien trop grand pour elle. A devoir accepter ce quotidien uniforme et fatigant, parce qu'il en était ainsi, le roseau se courbait jour après jour. Etienne comprit tardivement le terrible effet de sape que cette vie avait eu sur le mental de sa mère. Le père ne semblait pas y prêter attention. La mère ployait. Après tout, c'était dans l'ordre des choses puisque leurs parents avaient vécu de cette manière. Octave consacrait son énergie au travail. Il ne connaissait pas les loisirs. Il passait sa vie à compter, à recompter car la confiance n'était pas sa première qualité, il tançait les ouvriers rechignant au labeur, mais mettait aussi la main à la pâte quand la main d'œuvre venait à manquer. Alors, il semait, arrosait, pesait, chargeait et déchargeait.

Le temps aussi finissait par leur manquer et Odile fut chargée de veiller sur le jeune Etienne. Elle ne déployait aucun zèle pour accomplir cette mission. Aussi put-il aisément échapper à sa vigilance.

Frédéric, son fidèle compagnon de jeu, était un être débordant de vitalité et d'imagination. Sa taille, que d'aucun qualifierait de petite, était inversement proportionnelle à son audace. Quand ses talents d'imitateur autorisèrent Etienne à prendre l'exclusivité de la gestion de son carnet de liaison, la vie prit une autre tournure. Ainsi, pendant que ses camarades usaient leurs pantalons sur les bancs de l'école, Etienne déchirait les siens sur les falaises escarpées des contreforts du Ventoux ou les quittait pour un bain dans les eaux cristallines de l'Ouvèze. Quand les étourneaux étaient de passage, les deux compères en attrapaient et goûtaient leur chair fruitée. Ils s'amusaient à boucher le pot d'échappement des voitures du quartier. Inspirés qu'ils étaient par la démarche empirique, quelques chats de gouttière durent payer de leur personne pour se sortir des pièges qu'ils leur tendaient. Mais il y eut un apprentissage beaucoup plus émouvant. Etienne devait être dans sa douzième année. Lors d'une balade à bicyclette, les deux complices étaient tombés sur l'endroit secret où Marie, la sœur aînée de Frédéric, retrouvait son fiancé. Marie avait dix-huit ans. Nino, vingt. Il travaillait occasionnellement pour Octave. Il venait de Sicile. Marie déployait un drap de bain à

l'ombre d'un saule au bord de la rivière. Nino entreprenait Marie. Marie goûtait aux douceurs italiennes et eux, découvraient l'amour entre un homme et une femme. Le trouble originel se dilua vite, au contraire de ces scènes qui restèrent pour toujours gravées dans leur mémoire.

Ainsi quelques rameaux poussèrent sans que le sécateur paternel ne les coupât.

Si d'aucuns travaillent pour se rassurer ou obtenir des marques de reconnaissance, d'autres de toute évidence cherchent à montrer la supériorité de leurs hémisphères cérébraux à leurs rivaux. Etienne, lui, ne suivait aucun de ces buts. Chaque année, il se positionnait sous la barre au premier trimestre, donnait un coup de collier au second pour répondre aux injonctions paternelles et ajustait sa position au troisième. Ainsi, la barre ne tombait jamais. Fatalement, les professeurs se désolaient du manque d'implication de l'élève malgré d'indéniables capacités pour réussir. Ce mot *réussir* ne résonnait pas dans le référentiel d'Etienne. Pourtant, il n'était ni oisif ni indolent, il savait s'enthousiasmer, voire s'enflammer. Ce qui touchait aux origines de l'humanité, aux mystères de l'univers, à la beauté du monde et à ses représentations par les arts était de nature à l'émouvoir et suscitait chez lui une vive curiosité qui mettait ses sens en émoi et son intellect en action. Pour le reste, il s'accommodait du mode économique.



Un épisode marqua profondément l'enfance d'Etienne.

Le dong de la demi-heure avait retenti simultanément au clocher de l'église et à la pendule du salon. La lourde porte d'entrée en chêne s'était refermée quelques minutes auparavant, signalant le retour du père. Des murmures inaudibles remontaient parmi lesquels Etienne crut discerner son prénom. Il n'avait pas eu le temps de cracher le dentifrice qui moussait encore dans sa bouche qu'un « Etienne, descends immédiatement ! » avait jailli de la cuisine. Il s'était rendu sur le terrain des opérations à visage découvert.

– C'est quoi ce bulletin de cancre ?

Sans attendre de réponse, il avait enchaîné :

– Odile, elle, ne m'a jamais déçu. Tu crois que je vais accepter ça ?

Le père avait lancé ces mots d'un air consterné et menaçant, brandissant d'une main le relevé de notes. Etienne s'était alors demandé pourquoi il ne ressemblait pas à sa sœur et, pris au dépourvu, avait bêtement répondu :

– La prof de math note sévère.

La mère ne l'avait pas prévenu quand il était rentré de l'école. Elle semblait à présent attendre que l'orage passe, tapie derrière le colosse qui faisait face à son fils. Ce dernier la cherchait du regard.

– Foutaises, et tu vas me dire que la moyenne de la classe est à 5 pour te justifier ? Je me fiche des autres, tu entends ? Si tu n'arrives même pas à comprendre la règle de trois, tu finiras comme ton oncle.

– Octave, baisse le ton, s'il te plaît ! Laisse mon frère en dehors de ça, il n'a rien à voir avec cette histoire, était intervenue la mère avant qu'Etienne ne trouve une défense adaptée.

Les missiles partaient trop vite, le combat était inégal.

– Non, parlons-en, au contraire. Monsieur-Jean-l'artiste ! À part barbouiller des feuilles et réciter des poèmes aux libellules, qu'est-ce qu'il fait de ses foutues journées ? Dis-le-moi. S'il n'avait pas hérité à ta place, il serait à la rue.

Et de renchérir :

– Ton fils, si tu le couvais moins, on n'en serait pas là. Regarde-moi ça, 3 en dictée, même mes bicots écrivent mieux que ça ! Tu as fait un cossard. Point.

Etienne craignait sa lourde main. Mais la mère n'avait pas capitulé.

– C'est TON fils aussi, je te signale ! Si tu étais un peu plus à la maison, tu prendrais conscience de ce que c'est d'élever un enfant !

– Elle est bonne celle-là, avait dit le père en agitant les bras. Tu n'as que ça à faire de t'occuper d'eux. Tu crois que je ne trime pas assez ? Le pognon ne descend pas du ciel par magie. Ce n'est pas croyable d'entendre ça...

Le ton était monté d'un cran. La mouche avait changé d'âne, Etienne en avait profité pour se faire minuscule. A ce moment-là, il aurait voulu retourner à l'état de molécules et se diluer dans l'air, devenir si insignifiant qu'on l'oublierait à jamais. Mais au fond, il

se l'interdisait. Il devait rassembler ses forces et protéger sa mère. Le père ressemblait à une statue soviétique qu'Etienne avait vue dans son livre d'histoire, à peine sortie de son bloc de granite. Sa main cherchait à les blesser. Que faire ? Agiter le mouchoir blanc, faire face ? Pour quel gain : cette bataille, la guerre ? Etienne, impuissant, s'était mis à pleurer. On l'envoya dans sa chambre sous une volée de noms d'oiseaux. La mère avait lutté encore un moment, Etienne entendait des cris, des portes qui claquaient, puis le silence était retombé, pesant, inquiétant. Un silence qui ne signait pas une trêve mais parlait d'un conflit larvé dont les belligérants ne connaissaient plus les raisons. Elle était venue consoler son fils après avoir séché ses larmes et lui dire qu'elle croyait en lui, qu'elle aussi avait eu des difficultés en maths et en français, mais que ce n'était pas ça qui faisait la valeur des gens. Etienne lui avait promis de faire des efforts.

Il fallut du temps à Etienne pour comprendre pourquoi son père n'aimait pas oncle Jean. Etienne, au contraire, adorait sa fantaisie et l'admirait pour sa connaissance infinie des arts et son attachement indéfectible à la nature. Les soirs d'été, il l'amenait à l'étang écouter le son et lumière amoureux orchestré par les grenouilles (*Hyla arborea*), les cigales (*Lyristes plebejus* et *Cicada orni*) et les lucioles (*Lampyridae*). Jean s'asseyait dans l'herbe, les genoux relevés et les mains dans le dos, Etienne se calait contre ses tibias et laissait la musique de la nature le transporter. Il le regardait aussi se servir du vin dans l'atelier et, l'inspiration venue, balancer d'une manière qui semblait à l'élève totalement incontrôlée les pigments d'aquarelle dans les zones humides de sa feuille en coton, rendant grâce à l'harmonie d'un paysage. Jean lui donnait alors un petit gris et Etienne se lançait à son tour sous son regard bienveillant. Ils riaient aux éclats du résultat, souvent inattendu, parfois spectaculaire. Retrouver Jean, c'était monter à bord de l'arche de Noé. Dans tous les recoins du terrain, on entendait brouter, meugler, trotter, voler, ronger, gratter, roucouler... Les ânes, Matisse, Renoir et Gauguin, les chèvres naines anonymes et ses deux dalmatiens, Romy et Laïka, étaient les compagnons de jeu favoris d'Etienne. Pour en revenir au père, Etienne comprit que son animosité envers oncle Jean relevait de la jalousie. Le père était un bourreau de travail face à oncle Jean qui, en épicurien, vivait de ses passions sans en tirer salaire. Octave avait pris un crédit pour acquérir leur maison, oncle Jean habitait celle des grands-parents dont il avait hérité à leur mort. Elle était nettement plus petite que la maison d'Etienne, certes, mais cela laissait tout de même dans la bouche du père un goût amer. La mère avait expliqué qu'elle avait reçu une somme

d'argent en héritage mais qu'on en avait fait mauvais usage. Ce terreau était fertile pour cultiver les rancœurs.



Les parents d'Etienne avaient décidé que la colonie de vacances serait le remède contre le désœuvrement estival. Odile, de caractère plus affirmé, et jugée plus fragile eu égard à son appartenance au sexe faible, avait pu choisir où et quand partir. Elle quitta le nid pour la première fois à l'aube de sa quatorzième année. Etienne, lui, partit à sept ans en Ardèche. Victime du syndrome du Petit Poucet lors de ce premier camp, il s'aguerrit dès la deuxième, un an plus tard, acceptant l'idée que l'injustice faisait partie du monde, du moins le sien. Etienne gardait ses frustrations tout au fond de lui et affichait un tempérament de labrador. En y ajoutant une dose d'humour et un soupçon de malice, on avait là un garçon à l'aise sur presque tous les terrains. Ses cheveux blonds laissaient apparaître de grands yeux verts entre lesquels descendait un nez fin. L'ourlé de ses lèvres faisait penser à un fruit d'été cueilli à maturité. Le menton était carré, comme celui des hommes de la famille. Sa corpulence longiligne empruntait à ses ascendants maternels, au grand dam du père qui avait nourri l'espoir d'élever un demi de mûlée. Sa sensibilité touchait les filles en plein cœur. Peu l'en chaulait jusqu'à ce que les hormones transforment son corps d'enfant. Mais, quand vint le temps de l'action, le courage lui manqua pour avancer vers l'objet de ses désirs. Il ne savait mettre des mots sur ses émotions et encore moins les exprimer. Il devait attendre d'être choisi. Plusieurs fois il le fut. Mais il dut se contenter de chocolat blanc alors qu'il convoitait du noir. Il déambulait en plaine alors qu'il aurait préféré parcourir des reliefs aux gorges profondes lui rappelant Marie. Ces succès ne le firent pas pour autant changer de stratégie : il vivait en hédoniste ses expériences. Adieu les brunes arrondies, les noires pulpeuses ou les rousses voluptueuses. Elles resteraient à jamais hors de son champ de gravitation. De retour au mas, il ne s'appesantissait guère sur ses faits d'armes. Les femmes de la maison restaient sur leur faim. Tant pis. Etienne se contentait de narrer ses exploits sportifs, vite relativisés par le père qui, à l'âge de son fils, avait fait plus et mieux. Il masquait habilement les bonheurs vécus loin du clan, de peur qu'on ne mette fin à ces séjours et qu'on lui impose un travail forcé dans l'entreprise ou, pis encore, une déportation chez de lointaines arrières-tantes.



« Odile ma sœur Odile, toi qui es arrivée trop tôt pour partager mes jeux, toi qui t'agaçais de mes bêtises, toi qui te frayais seule un passage dans la vie, toi qui ne m'as jamais sollicité, Odile as-tu des regrets ? N'en déplaie à la morale confucéenne qui prétend que l'expérience est une lanterne qui n'éclaire que le chemin parcouru, j'aurais parfois voulu un guide, une complice, un compagnon d'armes. Souviens-toi, quand Papa se montrait menaçant, tu te repliais dans ta chambre et les Rolling Stones couvraient l'orage. Pensaistu que je méritais ces réprimandes ? »

Un jour, la mère avait trouvé dans la chambre d'Odile des cartes avec des scènes érotiques. Ce jour-là elle n'échappa pas à l'ire paternelle et, malgré son âge, seize ou dix-sept ans, les claques avaient plu. Mais, ce qu'Odile ne sut jamais, c'est que ses larmes avaient réconforté Etienne. Recroquevillé dans un coin de sa chambre, il savourait la peine de sa sœur qu'il considérait comme une juste compensation à ses injustes condamnations. Elle avait ensuite été privée de sorties pendant de longues semaines malgré ses supplications. Ce soir-là, à table, Etienne s'était tenu à carreau. Il avait retrouvé quelque temps plus tard le jeu de cartes sous le matelas des parents, du côté où le père dormait. Pourquoi Octave, lui qui incarnait mieux que quiconque la vertu judéo-chrétienne, avait-il gardé ces cartes ?

Il est donc grand temps de révéler qu'Etienne aimait fouiller dans l'intimité de ses parents et de celle d'Odile. Il y cherchait des indices sans équivoque, des détails qui lui auraient permis de comprendre leur nature profonde et les secrets que leurs silences trahissaient.

Odile parlait aussi. A sa manière. Au fil des ans, Etienne avait développé un art consommé pour l'enquête de terrain. Il imaginait où son ingéniosité allait la conduire. Derrière une pile de vieux livres scolaires, Etienne mit la main sur son journal intime : la vie au mas vue par sa sœur Odile. Au hasard, dans le tome 2 :

14 janvier. *Mon frère est chiant, il me colle comme un toutou, ma mère me saoule, elle me questionne tout le temps, j'ai l'impression qu'elle me surveille du matin au soir. L'ambiance est naze à la maison, je ne sais pas si c'est à ce point chez les autres. Un rayon de soleil dans ma journée, Thomas m'a invitée à sa boum samedi, si mon père dit non, je m'en fous, je fais le mur.*

15 janvier. *15 en math youpi, je demande ce soir pour aller à la boum. Thomas m'a redemandé si je venais. Ce mec est fou de moi !*

16 janvier. *Suis trop contente, mon père accepte, mais il viendra me chercher à minuit. Je me tiens à carreau jusqu'à samedi. Thomas, je serai là. Tu as envie de m'embrasser ? Tu veux que je sois sexy pour toi ? Je t'ai acheté 2 CD de Prince, « His Purple Majesty » comme tu l'appelles.*

19 janvier. *Mon cher journal, je dois te dire un truc que tu ne devras répéter à personne. Tu promets ? Bon Ok je te le dis. Thomas m'a embrassée. Il m'a invitée sur Purple Rain, do you believe it ? Il était 22h43, je sentais son souffle dans mon cou, il me tenait serrée, quand il a caressé mes fesses, je me suis laissée faire, je sentais comme des picotements dans mon ventre. Tu crois que je suis une salope ? Ensuite il a posé ses lèvres sur les miennes et nos langues se sont touchées. J'ai tourné dans le sens des aiguilles d'une montre, comme Amélie m'avait dit. Ça a duré 2 heures, sans déconner. Il a dit que j'étais délicieuse, qu'il voulait qu'on fasse des projets ensemble. Là je peux te dire que minuit est arrivé beaucoup trop tôt. Qu'est-ce que je fous dans cette famille ?*

20 janvier. *J'ai tout dit à Amélie. Elle m'a demandé s'il avait bandé, elle est conne je ne vais pas lui dire ...*

On n'y parlait pas beaucoup d'Etienne !



Un jour, Odile partit. La maison s'était vidée, c'était dans l'ordre des choses. La mère montrait de la tristesse, émotion convenue face au vide créé par un tel évènement. Le père n'exprimait rien, il semblait absorbé par d'autres sujets. La charge du quotidien en était peut-être la raison principale, mais cela n'expliquait pas tout. Personne ne pourrait jamais élucider le mystère qu'était cet homme. Etienne était persuadé qu'il n'était pas le personnage qu'il incarnait. Mais sa dureté lui avait forgé une carapace si épaisse que nul n'avait réussi à la percer. Même la mère semblait avoir renoncé. Elle qui pourtant avait mené des combats quand Etienne était petit avait fini avec le temps par déposer les armes. C'est ainsi que fut instauré le règne des non-dits. Par petites touches insignifiantes. Etienne ne sut jamais si autre chose qu'une pompe battait dans la poitrine de son père.

Odile vivait à Montpellier. Elle louait un studio avec une certaine Elodie, non loin de la faculté où elle étudiait le droit. Elle se formait pour devenir avocate. Elle arborerait la robe noire pour défendre des familles en morceaux. Au mas, sa chambre conservait encore son histoire, avec ses jeux, ses livres de jeunesse, ses habits d'enfant, ses lettres de

Thomas et de ceux qui lui succédèrent. Elle avait amené ses carnets et se confiait encore parfois à eux. Elle revenait les week-ends, fréquemment au début, et cela la rapprochait de son frère. C'était étrange comme l'éloignement pouvait créer des liens que la proximité empêchait de tisser. Elle était là pour lui quand il apprit la disparition brutale de Frédéric. Une perte terrible. Ils allèrent ensemble aux obsèques de cet ami et lui rendirent hommage en dispersant ses cendres au sommet du Mont-Blanc. Un effort à la hauteur de la peine ressentie. Odile l'encourageait à sortir du tube pour qu'il déploie ses branches. Le sentait-elle en danger, s'en voulait-elle de ne pas l'avoir protégé quand il en avait besoin ?

Elle devint une femme. Côté ville : élégante et raffinée. Talons, tailleurs ajustés, maquillage doux, cheveux bruns ondulés. Sa salle de bain était son laboratoire matinal. On comptait sur la tablette plus de rouges à lèvres que de kilomètres pour escalader le Mont Ventoux. Sa garde-robe aurait pu habiller une capitale. Elle travaillait après les cours pour s'offrir son indépendance et ne rien devoir à son père. Deux soirs par semaine, les colocataires rentraient vers deux heures du matin après leur service dans un bar de la place de la Comédie. Lumières aux couleurs chaudes, musiques branchées, tenues soignées. Elles y pratiquaient l'art des cocktails et leur badinage leur ramenait de jolis pourboires. Les garçons ? De passage. Pas le temps pour du sérieux. Pas l'envie de s'attacher. Trop de choses à construire pour se lester de contraintes. Des garçons pour le goût épicé des fruits tropicaux et des racines noueuses. Une fille parfois, pour la douceur et la pulpe sucrée des abricots. Côté campagne : Odile se métamorphosait en fille nature, jean-basket-tee-shirt, reprenait le masque et se fondait dans son rôle d'enfant discrète et obéissante.

Etienne avait appliqué avec bonheur sa stratégie de l'économie lui permettant de monter une à une toutes les marches jusqu'à la terminale en réservant l'huile de coude pour plus tard. Il empocha tout de même un bac scientifique avec mention. Une fois parvenu au seuil des études supérieures, il se retrouva face à une multitude de portes : Fac, IUT, BTS, CPGE, Écoles d'ingénieurs... Odile avait montré un cap. Il était dès lors inconcevable qu'Etienne choisisse seul son orientation, l'enjeu le dépassait. Il se serait trompé. Il fallait voir grand, imaginer une trajectoire hyperbolique, qu'importe la personnalité et les désirs du principal concerné, il s'adapterait. Encore une branche qu'on ne laissait pas pousser. Alors Etienne, posa son séant au lycée Mistral à Avignon après avoir signé pour deux ans de gavage dans une classe préparatoire aux grandes écoles. Il y prit des kilos, retrouva son acné juvénile que les lotions avaient fini par vaincre, et

devint malgré lui, un as du calcul matriciel, un maître des équations aux dérivées partielles. Un bagage étoffé pour l'orbite qu'on lui avait choisie. Deux années à jouer la bête de concours, à assimiler une connaissance encyclopédique jusqu'à l'inflammation de l'hémisphère gauche et l'atrophie du droit. Etienne fit avec docilité et ardeur ce qu'on attendait de lui. Au terme de la seconde année, il fut admis à AgroM, et rejoignit Odile dans la belle Languedocienne pour se destiner au métier d'agronome. Il y trouva instantanément le goût pour des enseignements riches de sens. Madame Chartier lui parlait du vin en termes de pressurage, débourbage, sulfitage et soutirage, mais aussi de robe, longueur, charpente ; il apprit les règles et développa ses sens pour reconnaître les nectars de la vallée du Rhône qu'il considérait jusqu'alors comme un simple moyen de se griser. Monsieur Couturier parlait des arbres comme nul autre pareil ; de l'olivier au séquoia, du bois de rose si rare, au pin parasol si commun dans la région. Parlant de science bien sûr, mais aussi déclamant de la poésie :

Arbres de la forêt, vous connaissez mon âme !

Au gré des envieux, la foule loue et blâme ;

Vous me connaissez, vous ! – vous m'avez vu souvent,

Seul dans vos profondeurs, regardant et rêvant...

Arbres de ces grands bois qui frissonnez toujours,

Je vous aime, et vous, lierre au seuil des antres sourds,

Ravins où l'on entend filtrer les sources vives,

Buissons que les oiseaux pillent, joyeux convives !

Quand je suis parmi vous, arbres de ces grands bois,

Dans tout ce qui m'entoure et me cache à la fois,

Dans votre solitude où je rentre en moi-même,

Je sens quelqu'un de grand qui m'écoute et qui m'aime !

Aussi, taillis sacrés où Dieu même apparaît,

Arbres religieux, chênes, mousses, forêt,

Forêt ! c'est dans votre ombre et dans votre mystère,

C'est sous votre branchage auguste et solitaire,

*Que je veux abriter mon sépulcre ignoré,
Et que je veux dormir quand je m'endormirai.*

Victor Hugo, Les contemplations, 1856

Ainsi, Etienne Dupin devint ingénieur agronome. Il reçut son diplôme à vingt-trois ans et douze jours.